Natacha Nisic

Entretien avec Julia Garimorth

Julia Garimorth L'accident nucléaire de Fukushima vous a inspiré une série de dessins...
Natacha Nisic Je me suis rendue aux abords de la centrale de Fukushima Daiichi en 2013. Une zone de plus de 30 kilomètres clôturait son accès. Nous circulions masqués, accompagnés d'un compteur Geiger, notre vigie sonore, dont l'intensité et la vitesse variaient selon les millisieverts. Le long de la côte, les villages étaient détruits, laissant apparaître les traces du tsunami meurtrier; plus loin dans les terres, des villes entières étaient désertes, abandonnées par les habitants qui avaient dû tout laisser, acculés par une menace invisible. Des hommes en combinaison arpentaient le bord des routes et les zones forestières, tels des fantômes laborieux : ils recueillaient la terre puis la mettaient dans des sacs-poubelles qu'ils disposaient à ciel ouvert. Des montagnes de plastique ont été érigées pour faire face à la catastrophe.

À l'époque, j'étais venue réaliser la vidéo *f*, une réponse à l'ampleur des dévastations créées par le séisme, le tsunami, mais aussi la radioactivité. De retour en France, j'ai tenté d'établir une narration intime à partir du danger radioactif, insidieux, intérieur et immatériel. Le dessin, geste répétitif, s'est imposé à moi, comme si mon avenir, ou celui de l'humanité depuis la bombe larguée sur Hiroshima, était soumis à de nouvelles règles, entre liberté, fascination et danger de mort. Je me suis procuré douze crayons irisés, un spectre coloré fixe auquel je me suis tenue [→ p. 317]. Des images mentales, autant que des images de référence récupérées dans les médias m'ont guidée. Ces corps sans visage ni identité qui nous sauvaient m'ont hanté.

J. G. Comment vous est venu, par la suite, le projet *En temps réel*, un film tourné dans une centrale nucléaire ?
N. N. Quelques années après la crise de Fukushima, j'ai décidé de retourner sur les lieux de mon enfance, dans la vallée du Rhône. Je me suis souvenue de la sensation de danger, mêlée de curiosité, à l'annonce de la construction d'une centrale à moins d'un kilomètre de l'école où j'allais. Vingt ans plus tard, la bourgade, autrefois l'une des villes les plus pauvres de France, est devenue coquette. La centrale a eu son effet, le confort de vie : une irradiation du bonheur.

Il me fallait accomplir un geste magique : pénétrer dans la centrale, m'approcher au plus près du danger, me frotter au cœur de ce qu'il y a de plus secret, de plus nocif, de plus effrayant.

J. G. Quelle a été la traduction concrète de cette démarche ?
N. N. Je ne m'y suis pas rendue seule, j'étais accompagnée d'un preneur de son et d'une joueuse de flûte. Nous avons arpenté les lieux guidés par les chargées de communication, ne regardant que ce que nous devions regarder. Comment contenir sa peur ? Nous nous soumettions aux rituels de sécurité, aux multiples gestes d'habillage, de contrôle, et réprimions les sensations d'asphyxie à l'arrivée devant les piscines : le bruit des souffleries, les êtres qui nous croisent, anonymes, en combinaison, l'eau qui dort, transie, immobile, turquoise ; au fond, des points réguliers, le réacteur.

J. G. Vous avez donc littéralement « vécu » dans la centrale. Pouvez-vous décrire cette expérience ?
N. N. Nous avons tenté nos propres rituels, enregistré les morceaux de flûte sur les lieux autorisés. Gestes vains : le son de la flûte était recouvert par celui des machines. Nous étions tétanisés et pourtant, tout autour de nous, régnait une atmosphère de parfaite harmonie : on nous souriait dans les bureaux, chacun parlait de son travail avec enthousiasme. Je compris qu'il s'agissait d'une tactique défensive : lorsque l'harmonie règne, chaque intrus est détecté. Au bout de quinze jours, nous avions adopté le code.

J. G. Et puis ?
N. N. Puis les portes se sont fermées et ne se sont jamais réouvertes, malgré trois années de nombreuses tentatives – mais je tente encore.